

Pleins feux sur le Sud !

De la Charente à l'Hérault, du Var aux Alpes-maritimes, les artistes femmes, l'éco-design et les paysages méditerranéens rayonnent.

PAR SOPHIE BERNARD, MAÏLYS CELEUX-LANVAL, JORDANE DE FAÏ, MARIE GODFRAIN, MAGALI LESAUVAGE, RAFAEL PIC, JADE PILLAUDIN ET FRANÇOIS SALMERON

D'une île, faire une constellation

Vue de l'exposition

« L'île intérieure »,
Fondation Carmignac,
Île de Porquerolles.

Les œuvres de Francesco
Clemente, Tursic & Mille,
Otobong Nkanga, Marcus
Cope et Francis Upritchard.

© Photo Nicolas Brasseur.

En bas :

Roy Lichtenstein

Landscape

1977, huile et magna sur toile,
101,6 x 152,4 cm.

Collection Carmignac.

© Succession Lichtenstein New York/
Adagp, Paris, 2023.

Darren Almond

Fullmoon@Sarranier

2022, tirage photo. Île de
Porquerolles. Co-production
Fondation Carmignac et
l'artiste.

© Courtesy de l'artiste.

Comme toujours, c'est pieds nus que l'on arpente l'exposition estivale de la fondation Carmignac, dont la situation exceptionnelle sur l'île de Porquerolles fait de la visite une petite épopée.

Pieds nus, pour mieux entrer dans un état de réception exacerbé, ultrasensible. Cette fois-ci, 80 œuvres ont été réunies par le commissaire invité Jean-Marie Gallais : auteur remarqué de « Peindre la nuit » au Centre

Pompidou-Metz en 2018, l'homme a voulu profiter de la situation insulaire de la fondation pour créer un accrochage poétique, isolé du monde et de ses turpitudes. « L'île intérieure » veut entraîner ses visiteurs dans un état de flottement, où les apparences peuvent être trompeuses, où les paysages envoûtent et où les époques se confondent. C'est Roy Lichtenstein qui peint un visage de femme en ciel peuplé d'oiseaux (Landscape, 1977), Darren Almond qui saisit l'île en pleine nuit avec un temps de pose long, et ainsi une lumière d'outre-monde (Fullmoon@Porquerolles, 2022), Ida Tursic et Wilfried Mille qui créent un coucher de soleil étrangement séduisant quoique toxique, surmonté de dizaines de bouteilles de bière vides (Melancholic Sunset, 2018). Le parcours se poursuit dans le parc du domaine, où l'on rit notamment de la fameuse vidéo de Rodney Graham, mise en scène d'un pirate éternellement assommé par une noix de coco (Vacation Island, 1997). L'ensemble est un émerveillement : les associations entre les œuvres sont pensées en constellations, souvent habitées de grâce et de beauté, parfois piquantes. Une réussite.

M.C-L.

📍 « L'île intérieure »,
Fondation Carmignac, Île de Porquerolles,
jusqu'au 5 novembre.
Hyères, fondationcarmignac.com





Diane Arbus, étoile d'Arles

Dans le cadre des Rencontres d'Arles, en cette année 2023 où Diane Arbus aurait eu cent ans, Luma présente une rétrospective atypique rassemblant 454 images de l'Américaine décédée en 1972. Cette large sélection issue d'un ensemble acquis par la Fondation en 2011 en fait l'exposition la plus complète de son travail. Datant de 1952 à 1971, soit sa période phare, ces images qu'elle avait elle-même sélectionnées, à une trentaine près, représentent l'essence de son art. La carrière solo de Diane Arbus a beau avoir été fulgurante, elle n'en constitue pas moins un chapitre capital de l'histoire du médium, ce qui est d'autant plus remarquable qu'elle est dévouée aux portraits. Le format carré et son noir et blanc contrasté, voire « dur », et souvent peu flatteur pour ses modèles constituent sa signature. Mais avant de trouver son style, notamment grâce aux cours qu'elle suit auprès de Lisette Model, Diane Arbus a commencé par le format

Diane Arbus

Masked woman in a wheelchair
1970.

© ESA / Foster + Partners.

Ci-dessous :

Vue de l'exposition « Diane Arbus Constellation », LUMA Arles.

© Photo Adrian Deweerdt / Succession Diane Arbus Collection Maja Hoffmann / LUMA Foundation.

rectangulaire, comme le montre l'exposition qui en présente de nombreux exemples. Si l'esthétique joue un rôle essentiel, ce qui fait la particularité de son travail, c'est le choix de ses modèles qu'elle a souvent trouvés dans les rues de New York, et qu'elle arrêtait pour les photographier. Des marginaux – trans, *freaks*, etc. – mais aussi des gens ordinaires décalés ou ayant une singularité. L'exposition présente ses plus célèbres images – homme aux bigoudis, femme masquée dans sa chaise roulante, enfant à la grenade, jumelles, patriote, couple de naturistes, etc. – mais aussi des images plus rares à l'instar de ses portraits de personnalités issus de reportages pour la presse. Et des inédits, comme ses vues de familles afro-américaines. Le clou de l'exposition, c'est la somme des photographies mais aussi la scénographie, en constellation, pour reprendre le titre choisi par le commissaire de l'exposition Matthieu Humery. Pas de parcours imposé, pour une fois laissez-vous guider par votre instinct, submerger par les images présentées sur des structures métalliques au centre de la pièce de 1000 m². Sensations garanties.

S.B.

➔ « Diane Arbus : Constellation »
LUMA Arles, La Tour,
jusqu'au 31 décembre.
luma.org





À l'âge de l'écodesign

À la frontière entre culture et fonction, l'univers du design et de l'architecture d'intérieur doit à la fois s'appuyer sur une dimension historique et patrimoniale mais aussi porter les enjeux sociétaux et écologiques de notre époque. Une double exigence à laquelle le festival Design Parade a brillamment répondu cette année... Au sein de la Villa Noailles, à Hyères, là où tout a démarré avant que le festival fondé par Jean-Pierre Blanc ne s'étende ensuite à Toulon, Pierre Yovanovitch a signé « Les nuits d'été », une mise en scène célébrant le centenaire de cette demeure construite par Mallet-Stevens pour les Noailles. L'architecte d'intérieur a investi le lieu comme si le couple de collectionneurs vivait aujourd'hui en leurs murs. Il a marié, pour cette scénographie appelée à durer plusieurs mois, mobilier et œuvres d'art de l'entre-deux-guerre des Noailles et création contemporaine. Au deuxième étage, la chambre d'amis moderniste en panneaux de bois dessinée en 1925 par Sybold van Ravesteyn qui avait été détruite vient d'être reconstituée avec l'aide du Mobilier national. Il faut ensuite redescendre au niveau de la piscine pour découvrir les projets ancrés dans notre époque, au premier titre desquels l'installation « Made in situ,



manifeste d'un cheminement », proposée par le président du jury, Noé Duchaufour-Lawrance, dédiée à son projet de design enraciné dans des territoires français et portugais basé sur des savoir-faire artisanaux à l'égard de sa dernière collection « Chêne & Liège » réalisée entre massif des Maures et forêt portugaise en collaboration avec un bûcheron, un leveur de liège, un menuisier, un ébéniste et un artisan d'art... Le volet écodesign se poursuit à l'Hôtel des arts de Toulon, dont la programmation a été confiée à la Villa Noailles où le Centre Pompidou, le CNAP et le Mobilier national proposent jusqu'à l'automne l'exposition « Seconde nature » dédiée au design durable à tendance conceptuelle. Finalement, un projet a réussi à faire le pont entre la dimension historique et les interrogations actuelles, c'est « Mémoire de plantation », de Yassine Ben Abdallah, lauréat du grand prix du jury Design Parade Hyères et prix du public de la ville d'Hyères. À travers une scénographie faite d'une machette en sucre dégoulinante, le jeune designer étudiant à la célèbre académie d'Eindhoven se penche sur la disparition des objets ayant appartenu aux esclaves dans les plantations sucrières de l'île de la Réunion au profit des seuls artefacts des maîtres qui sont eux exposés dans des musées... Avec ces machettes en sucre, Yassine Ben Abdallah renverse la valeur et interroge sur la place de l'histoire de esclaves dans les musées...

M.G.

➔ **Design Parade, Villa Noailles, Hyères, jusqu'au 3 septembre.**

➔ **Exposition « Les nuits d'été », jusqu'en janvier 2024.**

villanoailles.com

➔ **Design parade Toulon et exposition « Seconde nature. Un design durable », Hôtel des arts de Toulon, jusqu'au 6 novembre.**

hda-tpm.fr

À gauche :

Yassine Ben Abdallah

Mémoires de la plantation

2022. Grand Prix du Jury Design Parade Hyères et Prix du public Design Parade Hyères.

© Photo Luc Bertrand.

Ci-contre :

Pierre Yovanovitch

Les Nuits d'été.

© Photo Paolo Abate.

Croûtes toujours

Plaies, cicatrices : l'art occidental, imprégné de pathos chrétien, regorge de ces signes ostentatoires de corps souffrants. Stade intermédiaire, la croûte – cette « formation dure résultant de la dessiccation d'un exsudat », dit l'Académie de médecine – a moins fait l'objet de représentations. Dans l'art la croûte, c'est la mauvaise peinture. L'anglais *scab* désigne aussi une personne vile. C'est cette polysémie que la curatrice Madeleine Planeix-Crocker explore dans la courte et dense exposition « Scabs », « incursion dans les vies physiques et symboliques des croûtes qui dérangent, démangent et excèdent ». Réunis par une esthétique organique du flottement et du suintement, le poème de CA Conrad (« *mange un éclat de ton sang séché* »), le patchwork collectif d'Ève Gabriel Chabanon, les strates inter-espèces de Mimosa Echard, les appendices de Tarek Lakhri, la pièce de monnaie non-binaire de Ndaye Kouagou, les *Pains retrouvés* de Hayoung et les seuils cosmiques dessinés par Tai Shani sont autant de passages, à la fois scabreux et transgressifs.

M.L.

➔ **« Scabs », Mécènes du Sud, Montpellier, jusqu'au 30 septembre.**

mecenesdusud.fr



HaYoung

Pains Retrouvés

2023, pains durs, pains moisis, métaux divers, dimensions variable.

© Photo Élise Ortiou Campion/ Courtesy de l'artiste.



Ana Mendieta

Untitled: Silueta Series, Mexico, 1973-1977

1976, photographie couleur.

© Succession Ana Mendieta Collection, LLC/Courtesy Succession Ana Mendieta Collection, LLC et Galerie Lelong & Co./Adagp, Paris, 2023.

Où est Ana Mendieta

« *Where is Ana Mendieta?* », réclament depuis près de quarante ans les féministes. Ana Mendieta manque, car Ana Mendieta est partout aujourd'hui : dans l'éco-féminisme, dans le rapport à la nature, dans le travail de la main. « *Je voulais célébrer sa vie plutôt que sa mort* », martèle Vincent Honoré, commissaire avec Rahmouna Boutayeb de l'exposition que le MO.CO. consacre à l'artiste cubaine. Il est en effet un sujet difficile à évacuer : Mendieta fut retrouvée morte en 1985, à l'âge de 36 ans, au pied de l'immeuble où elle vivait avec son mari, l'artiste Carl Andre, inculpé puis innocenté. Ce féminicide présumé et la justice qui expédia l'affaire sont emblématiques, de manière littérale, de l'invisibilisation des femmes dans l'art. Mais Ana Mendieta ne saurait être réduite à un symbole des violences faites aux femmes. Animée, engagée, elle ne vécut pas invisible. Dès ses études à l'université de l'Iowa, elle se fait remarquer par ses performances politiques. Enseignant, travaillant en collectif, elle explore tout : peinture (avec une puissance stupéfiante exposée ici pour la première fois), film,

photographie, *body art*, théâtre. Petit à petit, Mendieta fonde son corps dans le paysage (y compris dans le *white cube*, que l'exposition rejoue à plusieurs reprises), s'effaçant jusqu'à l'état de trace. Par opposition aux pièces de Land Art de ses confrères masculins, ses *Earth Bodies*, frottés sur des arbres, éclairés de feux d'artifice, dessinés dans le sable, ne viennent pas perturber la nature. Archéologue pour le futur, travaillant sans protocole, elle s'allonge nue dans d'anciennes tombes mexicaines, sculpte ses *Siluetas*, inspirées des déesses mères et vulves stylisées du néolithique, sur les falaises de la forêt cubaine, brûle l'herbe à la poudre à canon, ordonne des compositions florales romantiques qui tiennent autant de la scène de crime que du rituel de passage. La peinture est toujours là, sous forme de pigments. La photographie n'esthétise pas. Où est Ana Mendieta ? Dans ces moments, toujours brûlants.

M.L.

➔ « **Ana Mendieta. Aux commencements** », MO.CO. Panacée, Montpellier, jusqu'au 10 septembre. moco.art

Solitudes...



Le texte d'ouverture du commissaire Philippe Dagen remet à leur place ces fameux réseaux sociaux, qui ont organisé un hold-up sur cette belle épithète... Car le social semble plutôt en régression comme le montrent le développement des pathologies liées au repli sur soi. C'était un souhait de Lee Ufan que d'inaugurer son espace MA, consacré aux expositions temporaires, avec une réflexion sur la solitude, destin de l'homme « qui nage dans la vaste mer de l'information où personne n'existe »... Cinq artistes contemporains ont été choisis, de différentes générations et de différentes approches. Dans son bleu

omniprésent, Marc Desgrandchamps aime bien ajouter une dose d'anonymat en prenant ses modèles de dos, tandis que Djamel Tatah et Tim Eitel coincent leurs personnages contre de grandes plages monochromes qui les enveloppent, les étouffent. Brigitte Aubignac rend palpable la détresse de l'insomnie et des petites heures quand on se sent encore davantage décroché du reste des mortels. La plus jeune, Ymane Chabi-Gara (née en 1986), fait au fond un véritable reportage en décrivant, en acrylique sur contreplaqué, l'univers domestique des *hikikomori*, ces Japonais qui refusent de sortir de chez eux et qui se meuvent entre quatre murs dans un véritable *horror vacui*. Lee Ufan Arles a profité de cette première pour annoncer sa collaboration avec la maison Guerlain, qui prendra la forme d'un prix annuel « Art & Environment », comprenant une résidence de 6 à 8 semaines et une exposition (appel à candidature jusqu'au 20 septembre, annonce du lauréat durant la foire Paris+).

R.P.

➔ « **Figures seules** », Lee Ufan Arles, jusqu'au 24 septembre. leeufan-arles.org

Vue de l'exposition « Figures seules », Lee Ufan Arles.

À gauche : **Ymane Chabi-Gara, Hikikomori 9, 2022.**

À droite : **Marc Desgrandchamps, Sans titre, 2016.**

© Ymane Chabi-Gara, Djamel Tatah/ Courtesy Lee Ufan Arles.

Brigitte Aubignac

3h30 Insomnie verte

2014, huile sur toile, 103 x 130 cm.

© Studio Christian Baraja/Courtesy de l'artiste et Galerie Pierre-Alain Challier.





Riopelle tous azimuts

Le marché de l'art est souvent qualifié de misogyne, en voici un exemple contraire : si Jean Paul Riopelle (1923-2002) et Joan Mitchell (1925-1992) sont vus comme l'un des couples emblématiques d'artistes de la seconde moitié du XX^e siècle (dans la dimension créatrice tout autant que destructrice), c'est surtout Joan Mitchell qui a vu sa cote s'envoler : certaines de ses pièces se sont négociées autour de 25 millions de dollars à une récente édition d'Art Basel et artprice recense 5 tableaux à plus de 10 millions d'euros aux enchères. Jean Paul Riopelle n'est qu'au tiers ou au quart de ces montants et sans que cela conditionne la valeur de son art, force est de constater que les collectionneurs se focalisent sur une très courte période de sa création : 1951-1954. Si l'exposition de la Fondation Maeght montre bien des tableaux de ces années-là - dont la spectaculaire *Chevreuse* du musée national d'Art moderne -, son intérêt est d'élargir la vision de l'artiste (qu'elle a déjà défendu à plusieurs reprises) et de montrer la variété de ses pratiques en organisant le parcours autour des différents ateliers qu'il a occupés. Sous le commissariat de sa fille Yseult, avec l'appui crucial de la jeune Fondation Riopelle (créée en 2019 et dirigée par Manon Gauthier), maître d'œuvre des événements du centenaire (qui culmineront en 2025 avec l'ouverture de l'Espace Riopelle au Musée national des beaux-arts du Québec), elle met en

Projet d'extension de la
Fondation Maeght : petite salle
sous la Cour Miró.

© Glamodrama pour Silvio d'Ascia.

Ci-dessous :

Jean Paul Riopelle

Grande Chute

1967, acrylique sur lithographie
marouflée sur toile,
130 x 162 cm.

© Photo Galerie Maeght/Adagp, Paris,
2023.



Vue de l'exposition « Jean Paul
Riopelle - Parfums d'ateliers »,
Fondation Marguerite et Aimé
Maeght.

© Adagp, Paris, 2023.

Ci-dessous :

Jean Paul Riopelle

Chevreuse

1954 huile sur toile,
301 x 391 cm. Collection Musée
National d'Art Moderne, Centre
Georges Pompidou.

© Photo Centre Pompidou,
MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais /
image Centre Pompidou, MNAM-CCI/
Adagp, Paris, 2023.

avant d'autres aventures. Par exemple, la série de collages sur lithographies, autre explosion chromatique, celle inspirée du jeu de ficelles (réalisée à Meudon en 1971-1972) ou encore les bûches peintes inspirées des arts des premières nations ou encore la céramique et terre chamottée travaillée dans les ateliers Maeght, qui donnera naissance au *Mur-Hiboux liés* à partir de 1979. Après plusieurs mois de travaux, la réouverture a permis de donner une idée de l'extension en cours - des blocs-tiroirs de béton fournissant 850 m² d'espaces supplémentaires, assez

discrètement encastrés par Silvio d'Ascia dans l'architecture de Josep Lluís Sert : à découvrir en 2024, pour le 60^e anniversaire de l'insitution.

R.P.

📍 « Jean Paul Riopelle -
Parfums d'ateliers »,
Fondation Marguerite et Aimé Maeght,
Saint-Paul-de-Vence,
jusqu'au 12 novembre.
fondation-maeght.com





Claude Monet
Villas à Bordighera
 1884, huile sur toile,
 61 x 74 cm.
 Hasso Plattner Collection.

Tomoko Sauvage
For Floating Bells and Amplified Lake (where centenary mussels dwell)
 2023, Domaine des Etangs, Massignac.
 © Photo Arthur Péguin.

Monet courant

« Je m'escrime et lutte avec le soleil. Et quel soleil ici. Il faudrait peindre ici avec de l'or et des pierreries », écrit Monet dans une lettre envoyée d'Antibes à Rodin en janvier 1888. Fuyant le gris de l'hiver à Giverny, il vient là rechercher la lumière éclatante qu'il a découverte en 1883 lors de son premier séjour sur la côte, à Monaco, et qu'il n'a de cesse de retrouver depuis. De ses longs séjours sur la Riviera dans les années 1880, Monet repartira avec une petite centaine de toiles, dont 23 sont réunies et présentées pour la première fois sur leur terre d'origine depuis leur création. À l'occasion du 140^e anniversaire de sa première venue dans la région, le Grimaldi Forum a fait appel à une trentaine de collections privées et publiques (Cleveland Museum of Art, Denver Art Museum, Museu de Arte de São Paulo, musée des Beaux-arts de Tournai, collections particulières Nahmad et Larock...) pour retracer le parcours physique et artistique entrepris par le peintre lors de ses escapades, qui sont loin de ressembler à celles des vacanciers lézardant au soleil et à l'ombre des palmiers. En quête perpétuelle de l'instant, Monet court après le temps. Il choisit ses hôtels à proximité des points de vue qu'il souhaite capturer (le plus éloigné se trouve à 1,5 km de sa chambre) afin de pouvoir traverser le jour à la vitesse de la lumière et accéder en une vingtaine de minutes maximum d'un point à un autre. « Il ne cherche pas à peindre un motif mais plutôt un moment », résume la commissaire de l'exposition, Marianne Mathieu. Tandis que le ciel perpétuellement changeant à Giverny est source de soucis pour Monet, qui désespère de ne pas

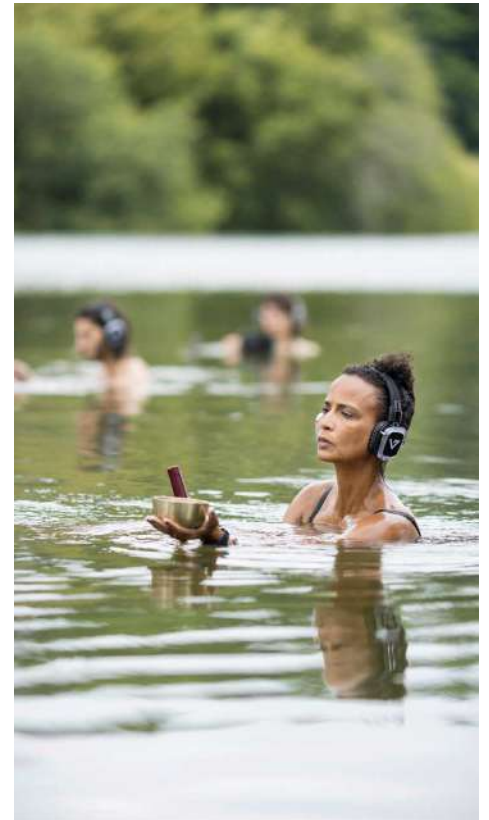
retrouver le lendemain telle ou telle nuance de bleu ou de rose esquissée l'après-midi même, la constance de la brillance du soleil méditerranéen lui offre l'assurance d'un travail mené à bien et l'incite à se jeter à l'eau. C'est ici qu'il invente les séries : comme les grands capitaines s'orientent aux étoiles pour ne pas perdre le nord, Monet balaie de vifs coup de pinceau ses toiles pour ne rien perdre du sud. De Montecarlo à Bordighera en passant par Cap Martin et Dolceacqua, il revient, comme nous aujourd'hui, cent fois sur ses pas pour revoir et recapturer l'éblouissante lumière qui ne lasse pas, même mille et une nuits plus tard.

J.D.F.

➔ « **Monet en pleine lumière** », Grimaldi Forum, Monaco, jusqu'au 3 septembre. grimaldiforum.com

L'eau, source « primordiale » de vie

C'est au cœur de 2 500 hectares de nature préservée, que se situe le Domaine des Étangs, en Charente limousine. Y trône un somptueux château du XIII^e siècle appartenant à la collectionneuse Garance Primat, rénové en hôtel de luxe en 2015 et abritant un spa, des thermes, un restaurant gastronomique... ainsi qu'une galerie d'art, et des sculptures monumentales autour de l'étang, dans ce que la curatrice Claudia Paetzold appelle « un musée à ciel ouvert ». On y rencontre une pièce dorée d'Ugo Rondinone à l'entrée de la propriété, un cercle de pierres blanches signé Richard Long près de la chapelle, des mobiles suspendus de Tomás Saraceno au-dessus d'un étang ou une impressionnante installation de Lee Ufan... Tout est luxe, calme et volupté dans ce sanctuaire dédié à l'art – et à l'art de vivre, donc... La galerie, qui



jouste l'hôtel, accueille quant à elle l'exposition temporaire « Primordial Waters » qui, selon Claudia Paetzold « explore l'eau sous toutes ses formes, en tant qu'origine de la vie et symbole de l'interconnexion de toutes les choses à travers le temps ». Quatre artistes internationaux y déploient des œuvres minimalistes, adossées à des technologies de pointe, en lien avec l'écologie. Une performance sonore de Tomoko Sauvage restitue dans des casques audio les résonances de bols tibétains baignés dans les eaux de la propriété. Une pièce de Sissel Tolaas recrée dans le « white cube » les odeurs des étangs grâce à des capteurs situés autour des rives. De discrètes sculptures de Daniel Steegmann Mangrané jouent avec la lumière. Et une installation de Nina Canell découpe des roches marquées par l'impact d'une météorite sur le domaine... il y a 260 millions d'années ! Le tout est accompagné de pièces de Saraceno, Olafur Eliasson, Pamela Rosenkranz et Yves Klein appartenant aux collections.

F.S.

➔ « **Primordial Waters** », Domaine des Etangs, Massignac, jusqu'au 22 mars 2024. domainedesetangs.com

Villa Arson, fenêtre sur les activismes

Généreuse, féministe et politique : telle est la tonalité de la programmation estivale de la Villa Arson, qui propose trois expositions dans ses salles brutalistes et ses jardins donnant sur la Méditerranée. Curatée par le Néerlandais Nick Aikens, « Rewinding internationalism » déroule sur deux niveaux un panorama des mouvements activistes *grassroots* des années 1990 à travers le monde, avec un bel hommage au collectif d'artistes niçois des Diables bleus, accompagné d'un rappel sur l'histoire méconnue du militantisme local anti-extrême droite. Les collages d'Act-Up Barcelone côtoient des vieux téléviseurs sur lesquels défilent des archives de manifestations, sur fond du révolté « What's going on » des 4 non Blondes. Les artistes d'Asie et d'Amérique du Sud sont particulièrement bien représentés, à l'instar des photographies de nature polluée de la Chinoise Yin Xiuzhen, ou du très beau film inédit de Cecilia Barriga documentant trois décennies d'activisme féministe, de la Conférence sur les femmes de 1995 aux récents combats des Chiliennes pour le droit à l'avortement. Dans une salle adjacente se dévoile le premier solo show français de l'Algérienne El Meya, sous le commissariat de Fayçal Baghrich. Vue l'an dernier dans « Algérie mon amour » à l'Institut du monde arabe, elle présente une nouvelle série de grands formats peints teintés de surréalisme. En partie produits lors de sa résidence à la Villa au printemps, ils poursuivent son travail de remise en question des représentations orientalistes du corps féminin, revisitant aussi le passé colonial à travers la figure de l'émir Abdelkader. Disséminés entre intérieur et extérieur, les céramiques de onze étudiants de la Villa et de trois écoles supérieures d'art (ENSAV La Cambre, Pavillon Bosio, HEAD Genève) fondent et refondent la notion de rituel, disséquant les interactions entre matériau et son, entre expérimentation formelle et résonances anthropologiques.

J.P.



El Meya

Cheval blanc

2021, acrylique sur toile,
175 x 198 cm. Donation Claude
& France Lemand.

© Photo Leila Saadna.

Vue de l'exposition « Rewinding internationalism » Villa Arson, Nice.

© Photo Jean-Christophe Lett.



➔ « Rewinding internationalism »,
« Jazira » et Resonating Ceramics »,
jusqu'au 27 août,
Villa Arson, Nice.
villa-arson.fr